

Les Professions handicapantes

Ivan Illich

Une façon d'achever une époque est de lui donner un nom qui ne la quitte pas. Je propose que nous appelions le milieu du 20^e siècle l'Âge des Professions handicapantes, une époque durant laquelle les gens avaient des « problèmes », les experts avaient des « solutions » et les scientifiques mesuraient les impondérables tels que les « capacités » et les « besoins ». Cette époque touche maintenant à sa fin, de la même manière que l'époque du gaspillage énergétique a pris fin. Les illusions qui ont rendu possible l'existence de ces deux époques sont de plus en plus évidentes aux yeux de toute personne sensée. Mais aucun choix n'a encore été fait par le public. L'acceptation par la société de l'illusion d'omniscience et d'omnipotence des professions peut avoir pour résultat soit la naissance de credo politiques imposés (accompagnés de leurs versions d'un nouveau fascisme) ou encore une autre émergence historique de folies néoprométhéennes mais essentiellement éphémères. Pour faire des choix éclairés, nous devons regarder de près le rôle spécifique des professions dans la détermination de qui a obtenu quoi de qui et pourquoi, à cette époque-ci.

Pour se représenter le présent clairement, imaginons les enfants qui joueront bientôt dans les ruines d'écoles, de terminaux d'aéroport et d'hôpitaux. Dans ces châteaux en béton transformés en cathédrales, construits pour nous protéger de l'ignorance, de l'inconfort, de la souffrance et de la mort, les enfants de demain s'amuseront à rejouer les illusions de notre Âge des Professions, de la même manière qu'à partir de vieux châteaux et vieilles cathédrales, nous reconstituons aujourd'hui les croisades des chevaliers contre le péché et les Turcs durant l'Âge de la Foi. Les enfants, dans leurs jeux, mélangeront la langue de bois qui pollue actuellement notre langage avec des archaïsmes hérités des barons de la pègre et des cowboys. Je les vois s'appeler entre eux « PDG » et « secrétaire » plutôt que « chef » et « seigneur ». Même maintenant, certains adultes ont l'élégance de rougir quand leur langage glisse vers un jargon managérial comportant des termes tels que « projet », « proactivité », « challenge » ou « résolution de problème ».

On se souviendra de l'Âge des Professions comme de l'époque où la politique dépérissait, les électeurs, guidés par des maîtres à penser, confiaient à des technocrates le pouvoir de réglementer leurs besoins, renonçaient au pouvoir de décider de qui a besoin de quoi et souffraient que des oligarchies monopolistes déterminent les moyens par lesquels ces besoins seraient satisfaits. On s'en rappellera comme de l'époque de la scolarisation, où les gens, pendant un tiers de leur vie, se voyaient prescrire leurs besoins d'apprentissage et étaient entraînés à accumuler davantage de besoins et, pendant les deux tiers restants, devenaient les clients de prestigieux dealers qui géraient leurs habitudes. On s'en rappellera comme d'une époque où les voyages récréatifs consistaient à regarder bouche bée des étrangers lors de voyages organisés et où avoir une relation intime voulait dire suivre les règles sexuelles élaborées par Masters et Johnson¹ et consorts ; l'époque où exprimer une opinion consistait à rejouer le débat télévisuel de la veille et voter n'était que donner son approbation à des gens persuasifs et à des vendeurs pour obtenir encore et toujours la même chose.

Les futurs étudiants seront tout aussi déroutés par les prétendues différences entre les institutions professionnelles capitalistes et socialistes que les étudiants d'aujourd'hui le sont par les soi-disant différences entre les sectes chrétiennes de la fin de l'époque de la Réforme. Ils découvriront que les libraires, chirurgiens ou concepteurs de supermarchés professionnels dans les pays pauvres et/ou socialistes, vers la fin de chaque décennie, en venaient à tenir la même comptabilité, utilisaient les mêmes outils, construisaient les mêmes espaces que ceux que leurs collègues dans les pays riches avaient mis au point au début de la décennie. Les archéologues étiquetteront les époques de notre durée de vie en se basant non pas sur des tessons de poterie mais sur des modes professionnelles, reflétées dans les tendances des publications de l'ONU.

Il serait prétentieux de prétendre deviner si on se rappellera de cette époque, durant laquelle les besoins étaient modelés par des schémas professionnels, avec un sourire ou un juron. J'espère

évidemment qu'on s'en rappellera comme de la nuit durant laquelle père s'est saoulé, a dilapidé la fortune familiale et a obligé les enfants à prendre un nouveau départ. Hélas, et de manière beaucoup plus probable, on s'en rappellera comme de l'époque durant laquelle la poursuite frénétique de toute une génération d'une richesse appauvrissante rendait toutes les libertés aliénables, qui, après avoir d'abord transformé la vie politique en un ensemble organisé de plaintes de la part des bénéficiaires d'allocations, s'est éteinte dans un totalitarisme bénin. Je considère qu'une telle descente vers le technofascisme est inévitable à moins que la principale critique de la société consiste à commencer à s'éloigner du soutien d'un professionnalisme nouveau ou radical pour aller vers l'adoption d'une attitude condescendante et sceptique vis-à-vis des experts - surtout lorsqu'ils ont la prétention de diagnostiquer et de prescrire. Dans la mesure où la technologie est tenue pour responsable de la dégradation de l'environnement, la plainte pourrait se transformer en une exigence que les ingénieurs étudient la biologie. Tant qu'on tient pour responsable des catastrophes dans les hôpitaux le médecin rapace ou l'infirmière négligente, la question de savoir si l'hospitalisation du patient peut, sur le principe, lui être bénéfique n'est jamais soulevée. Si le seul appât du gain capitaliste est tenu pour responsable d'une économie de l'inégalité, la standardisation et la concentration industrielles - qui créent une structure de pouvoir inéquitable - ne seront jamais critiquées ni changées.

Ce n'est que si nous comprenons la façon dont la dépendance aux biens a légitimé les besoins, les a qualifiés de pressants et les a exacerbés, tout en détruisant simultanément la capacité des gens à faire face aux épreuves, que la progression vers une nouvelle époque sombre peut être évitée, une époque dans laquelle un nombrilisme masturbatoire serait l'affirmation la plus sûre de l'indépendance. Ce n'est que si l'intensité de notre culture de marché est systématiquement dénoncée comme étant la source de ses frustrations les plus profondément ancrées que nous arrêterons la perversion actuelle de la recherche, des préoccupations écologiques et de la lutte des classes elle-même. Présentement, ces activités sont principalement au service d'un asservissement de plus en plus important des gens aux biens.

Le retour à une ère qui encourage une vie politique participative dans laquelle les besoins sont définis par consentement général est gêné par un obstacle qui est fragile mais n'a pas été examiné : le rôle qu'une nouvelle sorte d'élite professionnelle joue dans le fait de valider la religion mondialement répandue qui promeut une cupidité appauvrissante. Il est par conséquent nécessaire que nous comprenions clairement, 1) la nature de la domination professionnelle, 2) les conséquences de la présence d'un *establishment* professionnel, 3) les caractéristiques des besoins imputés et 4) les illusions qui nous ont rendus esclaves du management professionnel.

LES PROFESSIONS DOMINANTES

D'abord, regardons en face le fait que les corps de spécialistes qui dominent actuellement la création, la déclaration et la mise en place des besoins sont une nouvelle sorte de cartel. Ils sont plus profondément enracinés qu'une bureaucratie byzantine, ils ont une portée internationale plus importante qu'une Église universelle, ils sont plus stables que n'importe quel syndicat, dotés de compétences plus puissantes que n'importe quel chaman et ils exercent une emprise sur leurs victimes plus forte que n'importe quelle mafia.

La bande organisée des nouveaux spécialistes doit, cependant, être bien distinguée des raquetteurs. Les éducateurs, par exemple, expliquent maintenant à la société ce qui doit être appris, et sont dans une position qui leur permet de décréter inutile ce qui a été appris en dehors de l'école. En mettant en place ce genre de monopole qui leur permet de vous empêcher de faire vos courses ailleurs que chez eux et de faire votre propre gnôle, ils sembleraient de prime abord correspondre à la définition du dictionnaire de « gangsters ». Mais les gangsters, pour leur propre profit, font main basse sur un produit de première nécessité en contrôlant l'approvisionnement. Aujourd'hui, les médecins et travailleurs sociaux - de la même façon que les seuls prêtres et juristes autrefois - acquièrent un pouvoir légal pour créer le besoin que, selon la loi, eux seuls seront autorisés à satisfaire. Au

contraire des professions libérales d'hier qui procuraient un appui éthique aux marchands au statut élevé, les nouvelles professions dominantes revendiquent le contrôle des besoins humains, *tout court*². Elles transforment l'État moderne en un holding d'entreprises qui facilite l'opération de leur compétences autocertifiées : des besoins équivalents sont plaqués sur le citoyen/client, pour finalement être satisfaits dans un jeu à somme nulle.

Le contrôle sur le travail ne s'est pas développé récemment. La professionnalisation est l'une des nombreuses formes qu'a pris le contrôle du travail. Autrefois, les mercenaires refusaient de se battre tant qu'il n'avait pas la permission de piller. Lysistrata organisa l'esclavage des femmes de façon à imposer la paix en refusant les relations sexuelles. Les médecins sur l'île de Cos conspirèrent sous serment pour ne passer les secrets de leur métier qu'à leurs enfants. Des guildes ont fixé le curriculum, les prières, les tests, les pèlerinages et les bizutages par lesquels Hans Sachs a dû passer avec qu'on l'autorise à chausser ses concitoyens. Dans les pays capitalistes, les syndicats essaient de contrôler qui travaillera combien d'heures pour quel salaire minimum. Tous les regroupements en confréries de métier sont des tentatives de ceux qui vendent leur travail pour déterminer comment le travail sera fait et par qui. Les professions font cela aussi, mais elles vont plus loin : elles décident de ce qui va être fait, pour qui et comment leurs décrets seront mis en application. Elles prétendent détenir une autorité spéciale et incommunicable leur permettant de déterminer non seulement la façon dont les choses doivent être faites, mais aussi les raisons pour lesquelles faire appel à leurs services est obligatoire. Plusieurs professions sont maintenant si développées que non seulement elles organisent la tutelle du citoyen-devenu-client, mais elles déterminent aussi la forme de ce monde-devenu-service.

Il y a une autre distinction entre le pouvoir professionnel et celui émanant d'autres activités. Son autorité provient d'une source différente : une guildes, un syndicat ou un gang impose le respect de ses intérêts et ses droits au moyen d'une grève, d'un chantage ou d'une violence ouverte. Une profession, tout comme un clergé, détient un pouvoir qui lui a été concédé par une élite dont elle soutient les intérêts. De la même manière qu'un clergé offre le salut éternel, une profession prétend être l'interprète, le protecteur et le fournisseur légitime de l'intérêt tout particulier du public en général, dans ce monde. Ce genre de pouvoir professionnel n'existe que dans des sociétés dans lesquelles l'appartenance à l'élite elle-même est légitimée ou acquise par le statut professionnel. Le pouvoir professionnel est une forme spécialisée du privilège de prescrire. C'est ce pouvoir de prescrire qui permet d'avoir le contrôle au sein de l'État industriel. Le pouvoir de la profession sur le travail qu'accomplissent ses membres est par conséquent différent et nouveau, à la fois par sa portée et par son origine.

Les marchands vous vendent les biens qu'ils entreposent. Les hommes de la guildes garantissent la qualité. Certains artisans fabriquent leurs produits sur mesure ou selon vos goûts. Les professionnels, eux, vous disent ce dont vous avez besoin et revendiquent le pouvoir de prescrire. Ils ne recommandent pas seulement ce qui est bon, mais décrètent en réalité ce qui est juste. Ni les revenus, ni une longue formation, ni des tâches délicates à effectuer, ni la position sociale ne sont la marque du professionnel.

Celle-ci se trouve plutôt dans le fait d'avoir autorité pour définir une personne comme un client, déterminer les besoins de cette personne et faire des recommandations à cette personne. Cette autorité professionnelle comprend trois rôles : l'autorité sapientiale qui permet de conseiller, donner des instructions et ordonner, l'autorité morale qui rend son acceptation pas seulement utile mais obligatoire et l'autorité charismatique qui permet au professionnel d'invoquer quelque intérêt suprême du client, qui non seulement dépasse la conscience mais parfois même la *raison d'État*³. Par exemple, le *médecin* est devenu *docteur en médecine* quand celui-ci a abandonné la vente des médicaments au pharmacien et a gardé pour lui la délivrance des ordonnances. Il est devenu un *chercheur en médecine* quand son cartel a incorporé en lui ces formes d'autorités et il a commencé à traiter des cas plutôt que des personnes ; il protège ainsi les intérêts de la société plutôt que ceux du

patient. Les autorités qui, durant l'époque libérale, s'étaient fondues dans chaque praticien individuellement lorsqu'il traitait un client sont maintenant la propriété de la corporation professionnelle. Cette entité se bâtit une mission sociale. Il est avéré qu'au cours des vingt-cinq dernières années seulement, la médecine est passée d'une profession libérale à une profession dominante en obtenant ce pouvoir de dicter ce qui constitue un besoin de santé pour les *gens en général*. Les spécialistes de la santé en tant que corporation ont acquis le pouvoir de déterminer quels services de santé doivent être fournis à la société. Ce n'est plus le professionnel à titre individuel qui impute un « besoin » à un client individuellement, mais un organisme qui impute à des classes entières de gens des besoins et prétend détenir le mandat d'évaluer toute la population afin d'identifier tous ceux qui appartiennent au groupe de patients potentiels.

On peut clarifier la différence entre l'artisan, la personne exerçant une profession libérale et le nouveau technocrate en mettant un coup de projecteur sur la réaction typique qu'essuient les gens qui refusent de suivre leurs conseils respectifs. En ne suivant pas le conseil de l'artisan, vous étiez un imbécile. En ne suivant pas le conseil d'une personne exerçant une profession libérale, vous étiez un masochiste. Maintenant, vous pouvez tomber sous le coup de la loi si vous échappez aux soins que votre chirurgien ou votre psy ont décidé de vous imposer.

De marchand-artisan ou conseiller érudit, le professionnel s'est transformé en philanthrope militant et donneur d'ordres. Il sait comment les bébés doivent être nourris, quel élève est destiné ou pas aux études supérieures et quelles drogues les gens ont le droit d'ingérer ou pas. Du tuteur qui vous guidait et vous surveillait pendant que vous appreniez votre leçon, le maître d'école s'est transformé en un éducateur dont le statut légal lui donne le droit de s'engager dans une croisade moralisatrice au cours de laquelle il s'immisce entre vous et tout ce que vous voudriez apprendre. Même les ramasseurs de chiens de Chicago se sont transformés en experts faisant autorité en matière de contrôle canin.

Les professionnels prétendent détenir des connaissances secrètes sur la nature humaine, des connaissances qu'eux seuls ont le droit de partager. Ils revendiquent le monopole de la définition de la déviance et des remèdes nécessaires. Par exemple, les avocats prétendent qu'eux seuls ont les compétences et le droit *légal* de vous fournir de l'aide lors d'un divorce. Les fossoyeurs deviennent membres d'une profession en s'appelant des entrepreneurs de pompes funèbres, en obtenant le diplôme d'une université ou en améliorant le standing de leur métier en élisant l'un d'entre eux président du Lion's Club. Les entrepreneurs de pompes funèbre forment une *profession* quand ils acquièrent assez de pouvoir pour faire en sorte que la police empêche votre enterrement d'avoir lieu si vous n'avez pas été embaumé et mis en bière par eux. Dans n'importe quel domaine où l'on parvient à imaginer un besoin humain, ces nouvelles professions, dominantes, autoritaires, monopolistes, légalisées - et, en même temps, débilatantes et handicapant de manière efficace chaque individu - sont devenues les uniques expertes en matière de bien commun.

LES PROFESSIONS ÉTABLIES

La transformation d'une profession libérale en profession dominante est analogue à l'instauration légale d'une église d'État. Les médecins métamorphosés en biocrates, les enseignants en gnosocrates, les fossoyeurs en thanatocrates sont beaucoup plus proches de clergés soutenus par l'État que de confréries de métiers. Le professionnel, en tant qu'enseignant du type d'orthodoxie scientifique actuellement acceptée, tient le rôle de théologien. En tant qu'entrepreneur moral et en tant que créateur du besoin de ses services, il joue le rôle de prêtre. En tant qu'aidant en croisade, il joue le rôle de missionnaire et traque les déshérités. En tant qu'inquisiteur, il rend hors la loi ce qui n'est pas orthodoxe : il impose ses solutions au récalcitrant qui refuse de reconnaître qu'il est un problème. Cette fonction aux multiples facettes consistant à soulager une gêne spécifique du domaine d'un homme transforme chaque profession en équivalent d'un culte établi.

L'acceptation par le public des professions dominantes est essentiellement un événement politique.

À chaque fois qu'est établie la légitimité d'une profession, cela signifie que les tâches politiques consistant à élaborer des lois, exercer un contrôle judiciaire et faire appliquer les lois perdent de leur caractère et indépendance propres. Les affaires publiques passent des pairs élus du novice aux mains d'une élite autoaccréditée. Quand la médecine est devenue plus grande que ses contraintes libérales, elle a envahi la législation en établissant des normes publiques. Les médecins ont toujours déterminé ce qui constitue une maladie ; la médecine dominante détermine maintenant quelles maladies la société ne tolérera pas. La médecine a envahi les tribunaux. Les médecins ont toujours diagnostiqué qui était malade ; la médecine dominante, en revanche, marque au fer rouge ceux qui doivent être soignés. Les praticiens libéraux prescrivaient un remède : la médecine dominante détient le pouvoir public de corriger ; elle décide de ce qu'on fera des ou aux malades. Dans une démocratie, le pouvoir de légiférer, de faire appliquer les lois et de garantir la justice doit provenir des citoyens eux-mêmes. Mais les professionnels ont pris le contrôle du pouvoir citoyen à des endroits clef maintenant restreints, affaiblis et parfois abolis par la montée de ces professions ressemblant à des Églises. Un gouvernement qui passe par un congrès qui fonde ses décisions sur les opinions expertes venant des professions peut être un gouvernement pour mais jamais par le peuple. Ce n'est pas l'objet de ce texte d'étudier l'intention avec laquelle le pouvoir politique a ainsi été affaibli ; montrer cette subversion et identifier ses effets suffit.

Les libertés citoyennes se basent sur la règle selon laquelle les propos rapportés sont exclus des dépositions sur lesquelles les décisions publiques sont fondées. Ce que les gens peuvent voir par eux-mêmes et interpréter par eux-mêmes est la base commune d'où partent les règles contraignantes. Les opinions, les croyances, les inférences ou la persuasion ne doivent pas être prises en compte lorsqu'elles entrent en conflit avec un témoin oculaire - jamais. Les élites expertes ne devinrent professions dominantes qu'en inversant cette règle. Dans le domaine de la législation et dans les tribunaux, la loi disqualifiant les propos rapportés a été suspendue au profit d'opinions présentées par des membres d'une élite autoaccréditée.

Mais ne confondons pas l'utilisation publique de la connaissance factuelle d'un expert avec l'expression du jugement normatif d'une profession. Quand un artisan, tel qu'un fabricant d'armes, était appelé au tribunal en tant qu'expert pour révéler au jury les secrets de son métier, il initiait sur-le-champ le jury à son métier. Il faisait une démonstration évidente de son expertise limitée et circonscrite et permettait aux membres du jury de décider par eux-mêmes de quel canon la balle pouvait provenir. De nos jours, la plupart des experts jouent un rôle différent. Le professionnel dominant présente au jury ou au législateur sa propre opinion et l'opinion globale de ses semblables initiés, plutôt que des preuves factuelles et autolimitées et des compétences spécifiques. Armé d'une aura d'autorité divine, il exige que soit suspendue la loi sur les propos rapportés et sape inévitablement l'État de droit. Ainsi, l'on voit comment le pouvoir démocratique est miné par l'incontestable postulat de l'existence d'un professionnalisme universel.

BESOINS IMPUTABLES

Les professions ne pourraient pas devenir dominantes et handicapantes si les gens n'étaient pas déjà en train de vivre comme un manque ce qui leur est imputé par les experts comme un besoin. Lorsque j'ai appris à parler, les *problèmes* n'existaient qu'en mathématiques ou aux échecs ; les *solutions* étaient salines ou légales et le mot *besoin* n'était utilisé que dans la locution *avoir besoin*. Les expressions « j'ai un problème » ou « j'ai un besoin » semblaient toutes les deux ridicules.

Alors que j'entrais dans l'adolescence et qu'Hitler travaillait à des solutions, le « problème social » se répandit aussi. Des enfants « à problèmes » de genres toujours nouveaux furent découverts parmi les pauvres tandis que les travailleurs sociaux apprenaient à marquer au fer leur proie et à standardiser leurs « besoins ». Le besoin, utilisé comme nom, devint la substance dont se gavèrent les professions pour devenir dominantes. La pauvreté fut modernisée. Les pauvres devinrent les gens « dans le besoin ».

Pendant la deuxième moitié de ma vie, être « dans le besoin » devint quelque chose de respectable. Les besoins calculables et imputables grimperent dans l'échelle sociale. Avoir des besoins cessa d'être un signe de pauvreté. L'augmentation des revenus ouvrit de nouveaux registres de besoins. Spock⁴, Comfort et des vulgarisateurs de Nader⁵ entraînent les novices à acheter des solutions à des problèmes qui avait été cuisinés selon des recettes professionnelles. L'éducation forma des diplômés capable d'atteindre des sommets encore plus exceptionnels et de greffer et cultiver encore de nouvelles souches de besoins hybrides. Le bien-être fut défini par des normes prescriptives en package et les compétences personnelles rétrécirent. Par exemple, dans le domaine médical, de plus en plus de « maux » devinrent des « maladies » devant être traitées par des médecins et les gens perdirent leur volonté et leur capacité à gérer le fait d'être souffrant ou simplement de ne pas se sentir bien. Maintenant, le bien-être est synonyme de la prescription de remèdes. Dans les supermarchés américains, environ 1500 produits nouveaux font leur apparition chaque année ; plus de 80% d'entre eux s'avèrent inutiles et invendables au bout d'un an. De plus en plus, les consommateurs sont forcés de se faire guider par des associations de protection des consommateurs professionnelles pour choisir pour eux.

En outre, le renouvellement rapide des produits rend les désirs superficiels et artificiels. Paradoxalement, donc, une consommation fortement concentrée résultant de besoins manufacturés entretient une indifférence grandissante des consommateurs aux manques *spécifiques* potentiellement ressentis. De plus en plus, les besoins sont créés par les slogans publicitaires et on achète sous ordonnance. Chacun n'agit plus en fonction d'une expérience personnelle ayant procuré satisfaction et il s'ensuit que le consommateur adaptable remplace des besoins ressentis par des besoins appris. Tandis que les gens deviennent des experts dans l'art d'apprendre à avoir besoin, apprendre à identifier des manques à partir de sa propre expérience devient une compétence rare. Tandis que les besoins sont divisés en composants de plus en plus petits, chacun d'entre eux supervisés par le spécialiste approprié, le consommateur rencontre des difficultés à intégrer les différents dons de ses multiples tuteurs dans un tout ayant du sens et qui pourrait être désiré avec engagement et possédé avec plaisir. Les gestionnaires de revenus, conseillers en style de vie, experts en régimes diététiques à la mode, coachs en empathie et d'autres du même tonneau perçoivent clairement les nouvelles possibilités de gestion offertes et entrent en jeu pour associer des biens de consommation à des besoins éclatés et à la confiance en soi ébranlée des utilisateurs.

Utilisé comme un nom, « le besoin » est l'extrait individuel d'un schéma professionnel, c'est une réplique en polystyrène du moule avec lequel les professionnels fabriquent leur base ; c'est la forme publicitaire de la structure alvéolaire dont sont faits les consommateurs. Ignorer ses propres besoins ou ne pas en être convaincu est devenu l'acte antisocial impardonnable par excellence. Le bon citoyen est celui qui s'impute des besoins à lui-même avec tellement de conviction qu'il noie tout désir autre et encore moins le renoncement au besoin.

Quand je suis né, avant que Staline, Hitler et Roosevelt n'arrivent au pouvoir, seuls les riches, les hypocondriaques et les membres de l'élite parlaient de leur besoin de prise en charge médicale quand ils avaient de la fièvre. C'était un besoin questionnable et questionné puisque les médecins ne pouvaient pas faire beaucoup plus que ce que les arrière-grand-mères avaient fait. La première mutation des besoins arriva avec le sulfamide et les antibiotiques. Tandis que le contrôle des infections devenait un acte de routine simple et efficace, les médicaments se vendirent de plus en plus sur ordonnance.

Le pouvoir d'assigner quelqu'un au rôle de malade devint le monopole des médecins. La personne qui se sentait *souffrante* devait se rendre à la clinique pour s'y voir y attribuer le nom d'une maladie et être légitimement déclarée membre de la minorité des soi-disant malades : ces gens étaient placés en arrêt maladie, ils avaient droit à une aide, ils étaient placés sous les ordres d'un médecin et enjoins à guérir pour redevenir utiles. La seconde mutation des besoins médicaux se produisit lorsque les malades cessèrent d'être une minorité. À la fin des années soixante, un citoyen sur deux

dans la plupart des pays occidentaux était un client actif d'au moins trois spécialistes de la santé simultanément.

Les dents, les entrailles, la pression artérielle, l'état psychique, les habitudes de travail de chacun étaient observés, diagnostiqués, corrigés. Avoir des relations multiples avec des spécialistes devint le signe d'une santé souhaitable plutôt que déplorable. Être le client actif de plusieurs professionnels vous offre maintenant un espace bien défini au sein du royaume des consommateurs de services dans l'intérêt de qui notre société fonctionne. Dans un monde sous domination professionnelle, l'économie est organisée pour les majorités de personnes déviantes et leurs gardiens.

À ce moment critique, les besoins imputés entrent dans une troisième mutation. Ils s'agglutinent pour former ce que les experts appellent un « problème multidisciplinaire » nécessitant, par conséquent, une solution multiprofessionnelle. D'abord la multiplication des biens, chacun ayant tendance à se transformer en une nécessité pour l'homme modernisé, a efficacement formé le consommateur à avoir besoin sur commande. Ensuite, la fragmentation progressive des besoins en portions de plus en plus petites et déconnectées les unes des autres, ont rendu le client dépendant d'un jugement professionnel pour les homogénéiser de façon à former un ensemble cohérent. L'industrie automobile en offre un exemple utile, quoique tortueux. À la fin des années soixante, les équipements en option annoncés rendant une Ford de base attrayante words'étaient fortement multipliés. Mais contrairement aux attentes du consommateur, ce ramassis « d'options » est en fait installé sur la ligne d'assemblage de Détroit et l'acheteur à Plains n'a plus que le choix entre quelques exemplaires en série expédiés au hasard : il peut soit acheter la décapotable qu'il voulait mais avec les sièges verts qu'il déteste, ou il peut faire plaisir à sa petite amie avec des sièges en peau de léopard - à condition d'acheter une voiture au toit à motif cachemire.

Au final, le client est entraîné à avoir besoin d'une approche en équipe pour obtenir « satisfaction » selon le point de vue de ses tuteurs. Les services à la personne qui rendent le consommateur meilleur en sont une bonne illustration. L'abondance de services thérapeutiques a épuisé le temps disponible au cours d'une existence de ceux que les professionnels du service ont diagnostiqué comme en attente d'encore plus de services. Le niveau de développement de l'économie de services a rendu le temps nécessaire à la consommation d'une prise en charge pédagogique, médicale et sociale de plus en plus rare. Le manque de temps pourrait vite devenir l'obstacle principal à la consommation des services prescrits et souvent financés par l'État. Les signes d'une telle pénurie deviennent évidents dès notre plus jeune âge. Déjà à la maternelle, l'enfant est soumis à une gestion par une équipe composée de spécialistes tels que l'allergologue, l'orthophoniste, le pédiatre, le pédopsychologue, le travailleur social, le professeur d'éducation physique et l'enseignant. En formant une telle équipe de pédocrates, de nombreux professionnels différents essaient de se partager le temps qui est devenu le principal facteur limitant dans l'imputation de davantage de besoins. Pour l'adulte, ce n'est pas à l'école, mais sur le lieu de travail que l'ensemble des services se concentre. Le directeur du personnel, le formateur, le coach, l'assureur-conseil, le guide trouvent plus profitable de partager le temps du travailleur plutôt que d'entrer en compétition pour l'avoir. Un citoyen sans besoin serait hautement suspect. On dit aux gens qu'ils ont besoin de leur travail, pas tant pour l'argent que pour les services qu'il leur apporte. Les communs sont anéantis et remplacés par un nouveau placenta composés d'entonnoirs qui fournissent des services professionnels. La vie est paralysée et en soin intensif permanent.

CINQ ILLUSIONS

Handicaper les citoyens par le biais de la domination professionnelle passe également par le pouvoir de l'illusion. La religion est finalement supplantée, pas par l'État ou à cause de la perte de foi, mais par l'*establishment* professionnel et la confiance des clients. Les professionnels s'approprient la

connaissance spécifique qui permet de considérer les questions publiques comme des problèmes. L'acceptation de ce présupposé légitime la reconnaissance docile de manques imputés de la part du novice : son monde se transforme en chambre d'écho des besoins. La domination est visible dans le paysage urbain. Les bâtiments professionnels, nouvelles cathédrales de l'assurance, de la santé, de l'éducation et de l'aide sociale, regardent d'en haut les foules qui se pressent dans un pèlerinage continu de l'un à l'autre. Les foyers sont transformés en appartements hygiéniques où l'on ne peut ni naître, ni être malade, ni mourir décemment. Non seulement les voisins serviables sont une espèce en voie de disparition mais c'est également le cas des médecins libéraux qui font des visites à domicile. Les lieux de travail adaptés à l'apprentissage se transforment en un labyrinthe opaque de couloirs où seuls des bureaucrates dotés « d'identités » ont accès. Les environnements professionnels sont le dernier refuge des personnes droguées aux remèdes.

L'addiction prédominante aux besoins imputables du côté des riches et la fascination paralysante pour les besoins du côté des pauvres seraient en effet irréversibles si les gens correspondaient effectivement aux besoins calculés. Mais ce n'est pas le cas. Au-delà d'un certain niveau, la médecine engendre l'impuissance et la maladie ; l'éducation devient le principal générateur d'une division handicapante du travail ; les systèmes de transport rapides transforment les citoyens en passagers durant 17% de leur temps réveillé et, durant autant de temps, ils les transforment en membres de la clique de ceux qui travaillent pour payer Ford, Esso et le service des autoroutes. Les services sociaux créent de l'impuissance et les cabinets d'avocats de l'injustice.

Nos principales institutions ont acquis le pouvoir inquiétant d'inverser les objectifs précis pour lesquels elles ont été conçues et financées à l'origine. Sous la coupe de nos professions les plus prestigieuses, nos outils institutionnels sont essentiellement et paradoxalement à l'origine d'une contre-productivité : celle du handicap systématique de ses citoyens. Une ville construite autour des roues devient inadaptée à la marche à pied.

Pourquoi est-ce que personne ne se rebelle contre ce glissement vers des systèmes de services clef en main handicapants ? L'explication principale doit être cherchée dans le pouvoir de générer de l'illusion de ces mêmes systèmes. Non seulement le professionnalisme agit techniquement sur le corps et l'esprit, mais c'est aussi un rituel puissant qui donne foi dans ce qu'il fait. En plus d'apprendre à lire à Johnny, les écoles lui apprennent aussi qu'apprendre avec des enseignants est mieux. En plus de fournir, sous forme de package, un moyen de locomotion, du prestige, une liberté sexuelle et un sentiment de pouvoir, l'automobile rend la marche dépassée. En plus de fournir de l'aide en conseil juridique, les avocats font passer l'idée qu'ils résolvent les problèmes personnels. En plus de publier les informations, les journaux nous enseignent aussi, au travers de leurs histoires, que les médecins guérissent le cancer. Une part toujours grandissante des fonctions de nos principales institutions est de cultiver et d'entretenir cinq illusions qui transforment le citoyen en client devant être sauvé par des experts.

Ignorer la valeur d'usage

La première illusion asservissante est l'idée que les gens sont nés pour être des consommateurs et qu'ils peuvent atteindre n'importe lequel de leurs objectifs en achetant des biens et des services. Cette illusion est due à une éducation à l'aveuglement vis-à-vis de l'intérêt des valeurs d'usage dans l'économie totale. Dans aucun des modèles économiques donnant l'orientation d'une nation n'existe-t-il une variable qui représente les valeurs d'usage non-commercialisables, pas plus qu'il n'existe de variable rendant compte de la contribution perpétuelle de la nature. Pourtant il n'y a pas une économie qui ne s'effondrerait pas immédiatement si la production de valeur d'usage se contractait au-delà d'un certain seuil si, par exemple, l'entretien du foyer était fait contre salaire, ou l'activité sexuelle maritale était facturée. Ce que les gens font ou fabriquent mais qu'ils ne veulent ou ne peuvent pas mettre en vente est aussi incommensurable et inestimable pour l'économie que l'oxygène qu'ils respirent.

L'illusion qui consiste à croire que les modèles économiques peuvent ignorer ces valeurs d'usage vient de la supposition selon laquelle ces activités que nous désignons avec des verbes intransitifs peuvent indéfiniment être remplacées par des bases définies institutionnellement auxquelles on fait référence par des noms. L'éducation remplace « J'apprends » ; les soins médicaux remplacent « Je guéris » ; les transports remplacent « Je me déplace », la télévision remplace « Je joue ».

La confusion entre les valeurs personnelles et les valeurs estampillées comme essentielles s'est répandue dans la plupart des domaines. Lorsque l'on a pour leader des professionnels, les valeurs d'usage sont dissoutes, rendues obsolètes et, au final, privées de leur nature distincte. Dix années à exploiter une ferme peuvent être passées à la moulinette pédagogique pour devenir l'équivalent d'un diplôme d'études secondaires. Des choses vécues au hasard des promenades dans la liberté de la rue sont ajoutées aux notions matraquées dans la tête des élèves et qualifiées d' « expérience éducative ». Les comptables de la connaissance semblent ignorer que le programme scolaire et l'expérience, comme l'huile et l'eau, ne se mélangent que lorsqu'ils sont secoués par la recherche pédagogique. Les gangs de chasseurs de besoins en croisade ne pourraient pas continuer à nous taxer, ni dépenser nos ressources pour leurs tests, réseaux et autres remèdes miracles si nous n'étions et ne restions pas paralysés par l'avidité de nos croyances.

L'utilité des produits de première nécessité, ou des biens en package, est intrinsèquement limitée par deux bornes qui ne doivent pas être confondues. Premièrement, les files d'attente mettront tôt ou tard un terme au fonctionnement de n'importe quel système qui produit des besoins plus rapidement que les moyens de les satisfaire et deuxièmement, la dépendance aux biens déterminera tôt ou tard les besoins de telle façon que la production autonome d'un produit analogue fonctionnel sera paralysée. *L'engorgement* et *la paralysie* sont tous deux le résultat de l'escalade dans n'importe quel secteur de production, mais des résultats très différents l'un de l'autre. L'engorgement, qui est une façon de mesurer jusqu'à quel degré les produits de base s'entravent eux-mêmes, fournit la raison pour laquelle le transport de masse en voiture individuelle à Manhattan serait inutile ; cela n'explique pas pourquoi les gens travaillent dur pour acheter et assurer des voitures qu'ils ne peuvent pas utiliser de manière rentable. L'engorgement seul explique encore moins pourquoi les gens deviennent si dépendants des véhicules qu'ils s'en trouvent paralysés et ne peuvent tout simplement plus marcher.

Les gens deviennent prisonniers d'une accélération dévoreuse de temps, d'une éducation abrutissante et d'une médecine qui rend malade parce qu'au-delà d'un certain seuil d'intensité la dépendance à une facture de marchandises industrielles et professionnelles détruit le potentiel humain et le fait d'une manière spécifique. Ce n'est que jusqu'à un certain point que les produits peuvent remplacer ce que les gens fabriquent ou font tout seuls. Les valeurs d'échange ne peuvent remplacer de manière satisfaisante les valeurs d'usage que dans certaines limites. Au-delà, toute production supplémentaire sert les intérêts du fabricant professionnel - qui a imputé le besoin au consommateur - et l'a laissé confus et étourdi, quoique plus riche. Les besoins satisfaits plutôt que simplement comblés doivent être significativement déterminés par le plaisir que procure l'action personnelle autonome. Il y a des limites au-delà desquelles les produits ne peuvent pas être multipliés sans handicaper leur consommateur en le rendant incapable de s'affirmer par le biais de l'action.

Les humains, en ce qu'ils se distinguent des singes, fabriquent et utilisent des outils. L'humanité est divisée non pas en lignées ou races mais en cultures, chacune se distinguant par son jeu d'outils. Traditionnellement, ces outils demandent une main d'œuvre importante : la plupart des besoins que les gens perçoivent à tout moment sont déterminés par le fait que ceux-ci sont familiarisés avec un outil grâce auquel ils peuvent produire ce qui satisfera leur besoin. L'homme cesse d'être l'un des siens quand il ne peut plus modeler ses propres besoins en fonction des outils plus ou moins fonctionnels que sa culture fournit. Les femmes ou les hommes qui en sont venus à dépendre

presque entièrement de la distribution de fragments homogénéisés produits par des outils qui sont opérés par des anonymes, cessent de vivre des vies humaines et au mieux survivent tout juste - même si c'est dans une cage dorée. En définitive, ils perdent même leur capacité à faire la différence entre vivre et survivre. Les expériences ayant de la valeur, la liberté de mouvement, l'aménagement de l'habitat, le sentiment de sécurité et la participation aux affaires de la communauté proviennent chacun et chacune de deux sources différentes : la vitalité personnelle et les provisions fabriquées. Les seules distributions en package frustrant inévitablement le consommateur lorsqu'elles le paralysent. La mesure du bien-être dans une société n'est donc jamais comme une équation dont les termes sont ces deux modes de production ; c'est toujours comme un équilibre qui survient quand des valeurs d'usage et des produits entrent en synergie de manière fructueuse. Ce n'est que jusqu'à un certain point que la production hétéronome de produits développe et complète la production autonome des objectifs personnels correspondants. Au-delà de ce point, la synergie entre les deux modes de production, c'est-à-dire auto-guidée et dirigée vers l'extérieur, se retourne paradoxalement contre ce à quoi à la fois la valeur d'usage et le produit étaient destinés.

La raison fondamentale de la contre-productivité doit être cherchée dans l'impact spécifique sur l'environnement découlant de toute forme de production de masse. La médecine rend la culture mauvaise pour la santé ; l'éducation a tendance à obscurcir l'environnement ; les véhicules érigent des grandes routes entre les points qu'ils devraient relier. Chacune de ces institutions, au-delà d'un point critique de croissance, exerce donc un monopole radical.

Un monopole commercial s'accapare simplement un marché en imposant une marque de pénicilline, de whisky ou de voiture. Un cartel dominant un secteur s'accapare le marché des pneus pour tous les transports en commun. Un monopole radical va plus loin : il ôte à l'environnement ces éléments dont les gens ont besoin dans une zone spécifique pour subsister en dehors de l'économie de marché. Un cartel dominant un secteur favorise une technologie industrielle par rapport à une autre. Un monopole radical paralyse l'action autonome au profit de distributions professionnelles. Plus les véhicules disloqueront les gens, plus on aura besoin de directeurs des transports et plus les gens seront incapables de rentrer chez eux à pied. Ce monopole radical irait de pair avec n'importe quel système de circulation rapide même si les moteurs tournaient à l'énergie solaire et même si les véhicules fonctionnaient à l'air. Le plus longtemps chaque personne passe entre les griffes de l'éducation, le moins elle a le temps et l'envie de flâner et de faire des découvertes. À un moment donné, dans tous les domaines, la quantité de biens distribués dégrade tant l'environnement propice à l'action que la synergie possible entre les valeurs d'usage et les produits devient négative. Paradoxalement, la contre-productivité s'installe.

LE PROGRÈS TECHNOLOGIQUE

La deuxième illusion asservissante conçoit le progrès technologique comme une sorte de produit mécanique permettant une plus grande domination professionnelle. Selon cette illusion, les outils, afin de devenir plus efficaces à atteindre un objectif spécifique, deviennent inévitablement plus complexes et insondables. Par conséquent, ils nécessiteraient obligatoirement des opérateurs particuliers, très entraînés et à qui seuls on peut faire confiance sans risques. En fait, rien n'est moins vrai ; l'exact opposé devrait se produire. Alors que les techniques se multiplient et deviennent plus spécifiques, leur utilisation requiert souvent une capacité de jugement et des compétences moins complexes. Elles ne requièrent plus cette confiance du client sur laquelle l'autonomie de la personne exerçant une profession libérale et même celle de l'artisan était construite. D'un point de vue social, nous devrions réserver la désignation « progrès technique » aux cas pour lesquels les nouveaux outils développent la capacité et l'efficacité d'une plus grande diversité de gens, surtout lorsque les nouveaux outils permettent une production plus autonome des valeurs d'usage.

Il n'y a rien d'*inévitable* au développement du monopole professionnel sur les nouvelles technologies. Les grandes inventions des cent dernières années, telles que les nouveaux métaux, les

roulements à billes, certains matériaux de construction, les circuits électroniques, certains remèdes et analyses ont la capacité d'augmenter la puissance des modes de production à la fois autonomes et hétéronomes. Il n'y a pas d'« impératif technologique » simple. En réalité, cependant, la plupart des nouvelles technologies ne sont pas incorporées à un équipement convivial mais à des packages et complexes institutionnels. Les professionnels, de manière plutôt systématique, utilisent la production industrielle pour établir un monopole radical par le biais de l'efficacité évidente de la technologie. La contre-productivité due à la paralysie de la production de valeur d'usage est entretenue par cette notion de progrès technologique.

DES JEANS, MAIS SEULEMENT DE CHEZ CARDIN

Le troisième mythe handicapant consiste à s'attendre à ce que des outils pour être efficaces lorsqu'ils sont utilisés par des novices soient d'abord certifiés par le biais d'évaluations professionnelles. Les personnes qui adoptent cette position comprennent que la contre-productivité ne peut pas être arrêtée sauf en redressant la balance entre la production industrielle hétéronome et la production autonome de la communauté. Ils comprennent aussi que l'évaluation par la communauté doit remplacer l'évaluation par des experts des équipements et des produits telle qu'elle est pratiquée actuellement. Mais de nombreux partisans des technologies rudimentaires restent accrochés aux services professionnels parce qu'ils partent du principe que la technologie appropriée entre les mains du novice n'entrera en compétition avec l'industrie que lorsque les outils actuels auront été repensés pour Monsieur Tout-le-monde. Ils attendent le vélo ultime, l'éolienne suprême, le médicament sans effet secondaire, le panneau solaire parfait. Ces gens restent fascinés par le rêve professionnel selon lequel les bonnes choses seront éternellement remplacées par des choses meilleures. Ce sont des snobs pour qui les outils avec lesquels Monsieur Tout-le-monde battra les multinationales doivent nécessairement provenir de la recherche et conçoivent des rituels aussi solennels que ceux qui synthétisent les soi-disant miracles opérés par Dupont⁶ et LaRoche⁷.

LA CONFUSION ENTRE LES LIBERTÉS ET LES DROITS

La quatrième illusion handicapante consiste à se tourner vers les experts pour mettre des limites à la croissance. On dira maintenant ce dont elles n'ont *pas* besoin à des populations entières entraînées à avoir besoin de ce dont on leur dit qu'elles ont besoin. Les mêmes agents de multinationales qui pendant une génération ont imposé, sur les riches et les pauvres également, des normes internationales en matière de comptabilité, de déodorants et de consommation d'énergie, sponsorisent maintenant le Club de Rome. Docilement, l'UNESCO entre en scène et forme des experts en sectorisation de besoins imputés. Pour leur propre bien imputé, les riches sont donc programmés à payer pour une domination professionnelle plus coûteuse pour eux-mêmes et pour fournir aux pauvres des besoins imputés moins chers et de moins bonne qualité. Les plus malins des nouveaux professionnels voient clairement que la pénurie grandissante fait croître encore plus le contrôle des besoins. La planification centralisée de la décentralisation optimale est devenue le métier le plus prestigieux en 1977. Mais ce qui n'a pas encore été reconnu est que ce nouveau salut illusoire apporté par des limites professionnellement décrétées confond les libertés et les droits.

Dans chacune des sept régions du monde telles que définies par l'ONU, un nouveau clergé est formé à prêcher le style approprié d'austérité esquissé par les nouveaux concepteurs de besoins. Des personnes censées élever la conscience rôdent dans les quartiers incitant les gens à remplir les objectifs de production décentralisés qu'on leur a attribués. On pouvait librement traire la chèvre de la famille jusqu'à ce qu'une planification encore plus impitoyable impose d'offrir la production de lait comme contribution au PNB.

La synergie entre production autonome et hétéronome se reflète dans l'équilibre entre les libertés et

les droits à laquelle la société parvient. Les libertés protègent les valeurs d'usage comme les droits protègent l'accès aux biens. Et de la même manière que les biens peuvent anéantir la possibilité de produire des valeurs d'usage et se transformer en richesse appauvrissante, la définition professionnelle des droits peut anéantir les libertés et mettre en place une tyrannie qui étouffe les gens sous leurs droits.

AUTO-AIDANTS CERTIFIÉS

La cinquième illusion est le chic radical de l'année. Comme les prophètes des années soixante s'extasiaient devant le développement sur le pas de porte de la richesse, ces fabricants de mythes déblatèrent à propos des clients professionnalisés qui s'auto-aident.

J'ai vu des publicités pour des armoires à pharmacie qui ne se déverrouillent que pour un patient en automédication dûment certifié. Rien qu'aux États-Unis, depuis 1965, environ 2700 livres qui vous enseignent comment être votre propre patient ont été publiés, de sorte que vous n'ayez besoin de voir un médecin que lorsque c'est rentable pour lui. Certains livres recommandent que, après une formation et un examen en règle, les diplômés en auto-médication soient habilités à acheter de l'aspirine et à l'administrer à leurs enfants. D'autres proposent que les patients professionnalisés bénéficient de tarifs préférentiels dans les hôpitaux et de primes d'assurance plus faibles. Seules les femmes possédant un permis d'accompagner un accouchement à domicile devraient faire naître leurs enfants ailleurs qu'à l'hôpital puisque de telles mères professionnelles peuvent, si besoin, porter plainte contre elles-mêmes pour faute professionnelle envers elles-mêmes. J'ai eu connaissance d'une proposition « radicale » : un tel permis d'accoucher pourrait être obtenu sous des auspices féministes plutôt que médicaux.

Le rêve professionnel d'enraciner chaque hiérarchie de besoins dans la masse figure sous la bannière de l'autoassistance. À présent, il est promu par la nouvelle tribu d'experts en autoassistance qui a remplacé les experts en développement international des années soixante. La professionnalisation des novices est leur objectif. Les experts en bâtiment américains qui ont envahi le Mexique servent d'exemple aux nouveaux militants. Il y a deux ans environ, un professeur d'architecture du M.I.T.⁸ est venu au Mexique pour les vacances. Un ami à moi mexicain l'a emmené au-delà de l'aéroport où, pendant les douze années précédentes, une nouvelle ville s'était développée. Cette communauté composée au départ de quelques cabanes s'était étendue et faisait trois fois la taille de Cambridge. Mon ami, architecte également, voulait lui montrer les milliers d'exemples de l'ingéniosité paysanne, ses plans, ses structures et son utilisation de matériaux de récupération, toutes choses ne se trouvant pas dans les livres et par conséquent ne pouvant pas en provenir. Il n'aurait pas dû être surpris que son collègue prenne plusieurs centaines de pellicules de photos de ces inventions brillantes qui permettaient à ce bidonville de deux millions de personnes de fonctionner. Ces photos furent analysées à Cambridge et, à la fin de l'année, des spécialistes américains fraîchement diplômés en architecture communautaire étaient occupés à expliquer aux gens de Ciudad Netzahualcōyotl quels étaient leurs problèmes, leurs besoins et les solutions.

LA PHILOSOPHIE POSTPROFESSIONNELLE

Certains vivent déjà - et d'autres sont capables de se diriger - au-delà de l'Âge des Professions handicapantes et de ses centres commerciaux scintillants fournissant des biens et des services. Les jours sont comptés des politiciens qui promettent toujours plus de formules d'aides sociales tout compris ; bientôt ils seront accueillis de la même manière que jadis les listes électorales remplies de prêtres et le verbiage des épigones marxistes.

Les cartels professionnels sont actuellement aussi instables que le clergé français à l'époque de Voltaire ; bientôt, la philosophie postprofessionnelle, pour l'heure encore rudimentaire, révélera la

cage de fer de leur nudité. Les colporteurs professionnels de la santé, de l'éducation, de l'aide sociale et de la tranquillité d'esprit ont eu besoin de presque vingt-cinq ans pour établir leur contrôle sur qui *devrait* obtenir quoi et pourquoi. Pendant encore longtemps, il se peut qu'ils arrivent à contrôler qui obtiendra effectivement quoi et à quel prix, en se comportant comme des gangsters. Mais à leur insu, ils perdent rapidement leur crédibilité. Une philosophie postprofessionnelle prend forme dans l'esprit de ceux qui commencent à voir la vraie physionomie de l'empereur.

Des milliers d'individus et de groupes remettent maintenant en cause la domination professionnelle qu'ils subissent et les conditions sociotechniques dans lesquelles ils vivent. Ils le font par les questions qu'ils posent et par le style de vie qu'ils créent consciemment. Dans la société en friche qui s'étale de la fadeur syndicaliste de l'Amérique moyenne à la spiritualité suffisante des protestations orthodoxes, je ne cesse de tomber sur ces personnes et tribus. C'est vrai, ils constituent encore un groupe disparate, peinant à voir à travers le brouillard. Mais ils commencent à comprendre ce qu'ils doivent abandonner pour vivre. De plus, ces groupes continuent à s'étonner eux-mêmes de leur tolérance pour la façon complètement différente dont la tribu occupant le terrain d'à côté a décidé de vivre.

Ces minorités non-idéologiques pourraient devenir une force politique. L'âge des Professions Handicapantes pourrait bien s'achever quand ces minorités silencieuses pourront clarifier le caractère philosophique et légal de ce qu'il y a en commun qu'*elles ne veulent pas*. Les avantages de l'austérité joyeuse librement choisie prouvés par ces personnes ne prendront une forme et un poids politiques que lorsqu'ils seront combinés à une théorie générale qui place la liberté entre des limites choisies publiquement au-dessus des revendications de packages de « droits » de plus en plus coûteux. Mais on ne peut pas faire un résumé de ce que sera la société postprofessionnelle et, de par son essence même, on ne peut pas non plus prédire ou faire des suppositions sur les caractéristiques de la forme qu'elle prendra. Nous sommes incapables d'imaginer ce que des hommes libres pourront faire lorsqu'ils seront équipés d'outils modernes respectueux de chacun et au pouvoir restreint. On peut espérer que la Philosophie Postprofessionnelle donnera un panorama social plus coloré et varié que toutes les cultures passées et présentes mises ensemble.

Notes :

- 1 - Sexologues américains.
- 2 - En français dans le texte.
- 3 - En français dans le texte.
- 4 - Pédiatre américain.
- 5 - Avocat et homme politique qui s'est consacré à la défense des droits des consommateurs.
- 6 - Entreprise de chimie, plastique, textiles synthétiques.
- 7 - Entreprise pharmaceutique.
- 8 - Institut de technologie du Massachusetts.

Source de la traduction inconnue (en novembre 2024).

Le texte original en anglais est ici : IDP, https://www.education-authentique.org/uploads/PDF-DOC/IDP-Ilich_Disabling_Professions.pdf